



## Conjuration Casanova

Eric GIACOMETTI & Jacques RAVENNE

ISBN : 978-2-266-16670-6

N° 13152

Prix : 7,10 €

---

### AVERTISSEMENT

*Conjuration Casanova* est un ouvrage de fiction nourri d'éléments et de faits dont le lecteur pourra consulter les références dans les annexes jointes en fin d'ouvrage. L'appartenance d'un des auteurs à la franc-maçonnerie n'implique en aucune façon, même de manière indirecte, une obédience particulière dans la conception de ce récit ou par le biais de points de vue exprimés fictivement par les protagonistes de ce roman.

La loge Casanova décrite dans cet ouvrage est une invention et ne présente aucun rapport avec d'éventuelles loges Casanova existant de par le monde.

### PREMIERE PARTIE

*Il y a cependant un secret, mais il est tellement inviolable  
qu'il n'a jamais été dit ou confié à personne.*

Casanova

### PROLOGUE

*Sicile,  
Abbaye de Thélème,  
15 mars 2006*

Thomas lui glissa le petit mot juste avant de passer à table. Sa main s'attarda quelques secondes dans la sienne, le temps d'éprouver ce petit pincement au cœur. Un sourire furtif, un regard dérobé et il s'éloigna. Elle le vit rejoindre, à pas rapides, le groupe qui s'attablait dans la salle d'honneur de l'Abbaye.

Anaïs dépliâ le bout de papier froissé.

*Je t'aime. Nous partons ensemble.*

Elle resta figée. Ce foutu Irlandais s'était jeté à l'eau. Jamais elle n'avait éprouvé cette sensation bizarre, même pendant son adolescence, alanguie devant son journal intime à rêver sur ses flirts.

Elle se sentit stupide. Stupide mais heureuse. L'Irlandais avait donc craqué. Anaïs plia le papier et le glissa dans son sac.

*Moi aussi, je t'aime, Thomas.*

Elle n'avait qu'une envie, le rejoindre, mais il avait déjà décampé. Il connaissait son impatience et savait en jouer. Il faudrait attendre la fin du repas pour qu'il le lui répète en tête à tête. Elle sourit. Thomas avait gagné la deuxième manche amoureuse, avec une pointe de sadisme. Elle se vengerait après le dîner, à sa manière.

Anaïs passa devant un grand miroir mural et aima ce qu'elle vit. Comme tous les convives, elle portait un loup, choisi de couleur jade sombre, qui rehaussait le vert de ses yeux. La robe de soie blanche, haute couture, lui allait à la perfection, le visage maquillé avec grâce rehaussait son teint pâle et ses longs cheveux noirs.

*Pas mal du tout.*

Anaïs se trouvait belle. Un plaisir qu'elle croyait disparu.

*Depuis combien de temps ce n'était pas arrivé ? Tu t'en souviens ?*

Des années. La jeune femme sophistiquée qui la contemplait dans le miroir n'avait plus grand-chose en commun avec l'ancienne Anaïs.

*Grâce à lui. Thomas.*

Le seul fait de prononcer intérieurement son nom la rendait euphorique.

*Ça recommence, au secours, je vire bécasse.*

Elle ne regrettait pas son séjour à l'Abbaye, une véritable renaissance dans sa vie terne et insipide. Et puis ce soir, à l'issue du vingtième jour, ils seraient unis lors de la grande fête de résurrection des forces de la nature.

Le tintement d'une cloche retentit sur les hauts murs blanchis à la chaux, signal de l'invitation au dîner. Les convives prirent place dans un brouhaha joyeux alors que deux domestiques en livrée apportaient les entrées et servaient du vin à profusion.

Les masques cachaient en partie leurs visages mais ils se reconnaissaient tous à leurs voix. Anaïs s'assit juste sous une gravure encadrée. Un portrait d'époque de Casanova.

À l'autre bout de la table, Thomas, qui portait sur le visage un demi-masque vénitien blanc, la fixait en esquissant une moue malicieuse.

Elle inclina légèrement la tête dans sa direction et lui offrit un sourire distant.

*Attends qu'on soit seuls, Thomas...*

Des centaines de bougies illuminaient la salle et faisaient rougeoyer l'inscription gravée en lettres d'argent sur le mur au-dessus de la cheminée monumentale de pierre.

*Fais ce que voudras.*

La devise de l'Abbaye.

Abbaye. Un mot incongru, du moins si l'on se référait à son acception chrétienne. Si, ici, on élevait l'esprit, on ne pratiquait nulle privation du corps. Bien au contraire, l'enseignement reposait sur l'exaltation de tous les sens, sans exception. Les dix hommes et femmes réunis en ce lieu perdu de la Sicile n'avaient pas trop de vingt-quatre heures par jour pour mettre en pratique ce qu'ils apprenaient. Les conversations se turent brusquement. Le maître de l'Abbaye descendait lentement l'escalier de marbre en laissant glisser sa main sur la rampe ciselée. Les convives le regardaient, fascinés par son allure élégante et sa démarche lente. Presque théâtrale, mais dans ce décor envoûtant rien ne paraissait extravagant. Vêtu d'un complet sombre du XIX<sup>e</sup> siècle et d'une chemise blanche à jabot de dentelle, il portait sur le visage un loup noir, sobre, mince, qui étirait ses yeux.

Sa voix au timbre clair retentit en écho.

— Mes chers amis, je suis si content de partager ce dîner avec vous. Le dernier, hélas, avant vo-

tre départ.

Personne ne parlait, tous semblaient sous l'emprise de cet homme, Dionysos, comme il se faisait appeler, qui s'avancait vers eux.

La voix se fit plus chaleureuse.

— Allons, ne soyez pas figés de la sorte. Que ce repas inaugure une nuit de plaisir et de joie ! Et que le feu de l'amour vous emporte !

Il s'assit sur le dernier siège inoccupé.

— Portons un toast à nos deux maîtres.

L'homme éleva son verre à la hauteur de ses yeux et, le regard lointain, prononça d'une voix forte :

— À l'amour et au plaisir, que vous portez en chacun de vous.

— À l'amour et au plaisir, répondirent en chœur les convives.

Dionysos but longuement le vin, reposa le verre sur la nappe immaculée et tapa du plat de sa main sur la table.

— J'ai faim.

Des rires éclatèrent et le repas commença. Tous plaisantaient en observant à la dérobée leurs amants et maîtresses, si beaux, si sûrs d'eux. Anaïs discutait avec son voisin de table, lui aussi tombé sous le charme d'une des invitées de l'Abbaye. Elle avala une queue de langoustine poêlée avant de reprendre la parole :

— Je n'arrive pas à comprendre pourquoi je ne l'ai pas remarqué à mon arrivée à l'Abbaye. Normalement, j'aurais dû craquer pour un homme un peu androgyne et voilà que je tombe amoureuse d'un Irlandais à l'allure de joueur de rugby.

Son voisin sourit.

— C'est pareil pour moi. Je suis fou d'une femme aux antipodes de mes goûts habituels, je remercie les dieux qu'elle soit venue au séminaire. Qu'avez-vous prévu tous les deux ?

Tout en mangeant, Anaïs adressa un autre signe de tête à son amant, puis murmura à voix basse :

— Thomas et moi partons ensemble demain.

— Et après ?

— On ne se quittera plus. Il vivra avec moi à Paris. Il est financier, ça ne lui pose aucun souci de travailler en France. Et on veut déjà des enfants, vite. Et toi ?

— J'ai pris la décision de quitter ma femme, j'entame une procédure de divorce à mon retour et je change de vie. Je nage dans le bonheur. J'ai la tête qui tourne...

— Le miracle de l'Abbaye.

Elle n'entendait même plus ses propres paroles, son regard avait croisé celui de son amant et elle se sentait basculer à nouveau. Mais cette fois, ce n'était pas sous l'influence de la passion.

Sa tête tournait.

Elle remarqua que Dionysos s'était levé. Il observait les convives en silence. Un mince sourire flottait sur son fin visage.

Anaïs reposa ses couverts sur la nappe et se prit la tête entre les mains.

Les murs dansaient devant elle. Elle avait dû abuser du vin. Elle se tourna vers son voisin de table et s'aperçut qu'il s'était affaissé sur son siège. Elle voulut se lever, mais ses membres étaient comme engourdis, incapables de se mouvoir.

*Ils sont tous en train de dormir.*

Anaïs chercha désespérément son amant, mais lui aussi s'était assoupi.

*Où es-tu, Thomas ?*

Avant de perdre connaissance, elle eut juste le temps de croiser le regard de Casanova, dont les yeux noirs semblaient la transpercer.

Un silence profond s'était abattu sur la grande salle.

L'homme au complet sombre croisa les bras. Il contempla longuement les dix hommes et femmes inconscients affalés sur leurs fauteuils. Sa voix sortait de sa gorge, comme une plainte profonde.

— Vous êtes si beaux. Si purs...

Comme par enchantement, quatre domestiques surgirent du néant avec sous leurs bras des brancards. Ils se placèrent autour de Dionysos, contemplant les corps comme si la scène était tout à fait naturelle.

— Vous savez ce qu’il vous reste à faire. Le poison a été dosé à merveille, ils se sont tous endormis à jamais, mais la nuit sera courte.

Sans un mot, les quatre hommes s’approchèrent des corps qu’ils commencèrent à étendre sur les civières.

Dans des temps plus rudes, la crique étroitement encaissée servait de refuge aux pirates barbaresques qui revenaient de rapines et de pillages sur les côtes plus à l’est, vers Palerme. Désormais, elle constituait une retraite idéale pour les invités de l’Abbaye de Thélème qui avait acquis un large domaine entourant les bâtiments rénovés. Les rochers formaient comme une gangue protectrice autour de la petite plage de sable, assurant une tranquillité parfaite aux habitués des lieux.

Par-delà les massifs touffus, on apercevait le gigantesque roc sombre, la Rocca, qui dominait la station balnéaire de Cefalù, tel un seigneur immémorial.

Le ressac de la mer était masqué en partie par les crépitements des feux qui gémissaient dans le ciel étoilé, au centre exact de la crique.

Les flammes s’élevèrent dans la nuit noire.

Hautes, puissantes, majestueuses.

Elles se nourrissaient de la chair des dix hommes et femmes enlacés, couple par couple, autour des cinq piliers de bois. Les corps des amants avaient été soigneusement préparés par les domestiques avant d’être enchaînés sur les bûchers montés pour la cérémonie. Ces hommes et ces femmes qui s’étaient prélassés en riant sur la plage l’après-midi même, sous un soleil bienveillant, n’étaient plus que des pantins sans vie.

Le feu devenait plus intense. Les amants dormaient de leur dernier sommeil pendant que les flammes commençaient à lécher leurs vêtements.

Dionysos s’était assis sur une chaise de bois face aux cinq bûchers et avait exigé de rester seul pendant la combustion sacrificielle. À ses côtés, une bouteille de champagne millésimé et une coupe posées sur une petite table.

Sa voix s’éleva dans la nuit.

— L’amour que je vous ai fait connaître sera le gage de votre passage dans l’autre monde. Vous ne souffrez pas, vous serez ensemble pour les siècles des siècles.

Anaïs rêvait. Son amant la serrait dans ses bras protecteurs et ils se fondaient dans l’éternité. Elle sentait ses bras puissants l’enlacer, à jamais. Un tunnel blanc s’ouvrait devant eux. Il lui souriait, elle était ivre de bonheur et saurait le rendre heureux.

Mais le tunnel changea de couleur, se fonda dans un rouge intense, quelque chose n’allait pas. Le visage de son amant se décomposait, ses cheveux tombaient, sa peau fumait...

Elle hurla.

Le maître tourna son regard vers la droite et aperçut l’un des corps se tortiller sur l’un des cinq bûchers. Le hurlement de la fille le ravit.

*Pauvre sœur, pourtant ta mission de purification ne fait que commencer.* Il prit un pistolet dans sa poche et visa la jeune femme qui tentait désespérément d’échapper à son supplice.

Dionysos tira.

Satisfait, il porta une rose à son nez pour masquer l’odeur pestilentielle de chair brûlée qui montait dans la nuit.

Il se versa une coupe de champagne, puis la leva face aux flammes démesurées. Ses yeux brillaient sous la lumière incandescente qui illuminait la plage déserte.

*Bienheureux Casanova... ils sont immortels.*

*Paris,  
Palais-Royal,  
mars 2006*

La première chose qu'il découvrit quand il émergea de sa torpeur fut ce regard perçant et pourtant si familier. Deux petits yeux noirs, ourlés de fins sourcils. Dans son cadre de bois doré, le faune joufflu le contemplait avec ironie. Rien de nouveau, le faune ne l'avait jamais aimé. Il s'en était aperçu juste après avoir signé le chèque d'acquisition, il y a deux ans, quand l'antiquaire avait emballé le tableau. Le petit être mythologique lui avait jeté son premier regard cruel, comme pour lui dire : « *Maintenant que je suis à toi, on va bien rire ensemble, surtout moi.* »

C'était une toile d'un petit maître du XVIII<sup>e</sup> perdue dans l'arrière-salle d'un antiquaire parisien à la réputation élimée. La peinture, de facture imprécise, représentait une scène banalement champêtre, si ce n'était la présence de deux nymphes dévêtues, extasiées devant un curieux personnage mi-satyre, mi-faune. Au premier regard il avait souri avec mépris, la composition semblait d'un conventionnel absolu, pourtant en s'approchant de la toile il fut surpris par la finesse des expressions sur chacun des trois visages. Les deux femmes semblaient plongées dans une transe qu'il ne parvenait pas à s'expliquer. Le petit personnage central semblait les tenir dans un état extatique sans raison apparente, uniquement par sa seule présence, pour le moins ridicule. Subitement il avait été presque jaloux de cette simple créature qui parvenait à procurer tant de bonheur à ces femmes.

Il avait acheté la toile par curiosité et depuis elle trônait sur le mur de sa chambre, face à son lit. Cela l'excitait presque de faire l'amour sous les yeux de ce faune antipathique.

Sa tête tournait. Il détacha son regard du tableau et se blottit au creux des draps bleutés. Il sentit le corps de sa maîtresse à ses côtés. Sa maîtresse... Un terme vulgaire pour désigner celle dont il était follement épris, devenu malade de possessivité, ne pouvant se permettre, ne fût-ce qu'un seul jour, de ne pas la voir. Même quand son agenda noircissait sous les rendez-vous.

Il posa sa main sur ses cheveux et caressa une boucle noire et soyeuse. Elle lui apprenait tant sur la vie. Et sur lui. Il attendait, fébrile, le jour où son divorce serait prononcé pour vivre enfin, en osmose totale, avec celle qui partageait déjà toutes ses folies. Même les plus intimes. Pour la première fois de sa vie, il était tombé amoureux. D'un amour total, sans réserve, cultivant l'abandon comme un cadeau divin.

Le mal de tête le reprit brutalement. Il réalisa soudain que les rayons du soleil étaient trop vifs pour un matin et se souvint pourtant qu'il avait assisté à une réunion du conseil quelques heures auparavant... ou alors la veille. Il ne savait plus.

Il se tourna sur le lit avec irritation, son esprit ne parvenait pas à trier les informations éparses qui se bousculaient dans son cerveau. Il mit la main sur la pendule électronique posée sur le chevet. 15 h 45. Impossible, il aurait dû se trouver à son bureau.

Il tira le haut des draps, dénudant le dos de sa compagne, et sourit en observant les lignes harmonieuses qui épousaient les replis sinueux du lit. Plus qu'un mois avant le jugement de son divorce et il

n'aurait plus à se cacher, du moins devant les médias. Ils seraient libres de vivre ensemble, un luxe qu'ils ne s'étaient jamais permis depuis son départ du domicile conjugal trois mois auparavant, abandonnant une femme ravie et deux grands adolescents indifférents à son absence.

Gabrielle avait surgi dans sa vie à l'improviste et ne l'avait plus quitté. La tendresse instantanée, la complicité totale, une jeunesse renouvelée : tout venait d'elle. Il en était devenu fou au point de ne plus sentir le poids de la soixantaine qui approchait inexorablement.

Gabrielle, d'une beauté plus classique que flamboyante, possédait quelque chose d'indéfinissable qui faisait défaut aux jeunes maîtresses dont il avait coutume d'user et d'abuser jusqu'alors.

Au moment où il décidait de se lever, une décharge électrique irradiait son cerveau. L'intensité de la douleur le fit basculer en arrière, sa tête retomba sur le coussin. Il n'avait jamais eu de migraine de ce genre.

*Calme-toi, ça va passer, tout va rentrer dans l'ordre.* Il devait assister à une réunion importante en fin d'après-midi et sentait l'agacement monter en lui.

*Qu'est-ce qui se passe ?*

Il regarda le mur en face du lit. Le faune semblait se moquer de lui avec plus d'insolence.

Quelque chose clochait.

Le tableau se trouvait à deux mètres du lit et les traits du visage du petit personnage ressortaient avec une netteté absolue.

*Je le vois sans mes lunettes. C'est pas possible !*

Ses battements de cœur résonnaient dans sa poitrine.

Où alors... Il resta tétanisé. L'absence de mémoire immédiate, l'amélioration soudaine de sa myopie, les pointes de migraine... Tous ces symptômes étranges ressentis au réveil découlaient d'une source commune si profonde qu'il en fut transporté de plaisir.

*On a...*

Il fallait qu'il prenne des notes précises quand il parviendrait à se lever. Sa joie fut de courte durée, une nouvelle attaque de migraine lui traversa l'encéphale.

Il resta figé sur le matelas, attendant que la douleur s'estompe. Il fallait recouvrer ses esprits, se lever et prendre un cachet d'aspirine.

Tout d'un coup, la chambre disparut de son champ de vision. Des images surgirent dans son esprit.

Gabrielle, vêtue de son tailleur noir, avançait à sa rencontre sur le pont des Arts. La scène était incroyablement réelle, il pouvait distinguer nettement la broche de platine sur le revers de la veste. Elle souriait tant qu'il en eut le souffle coupé. Sa vue se brouilla et tout changea. Gabrielle à nouveau, lui montrant du doigt un tableau de Moreau au musée d'Orsay, il entendait même les commentaires de deux touristes allemands à ses côtés. Une autre vision surgit. Gabrielle penchée sur lui avec en arrière-plan la fresque du plafond de son bureau, le plaquant contre le parquet, l'odeur de cire fraîche montant discrètement des lattes de noyer. Ses yeux d'un noir profond le transperçaient. Cet instant lui était si familier : la première fois qu'ils avaient fait l'amour après des semaines d'attente et de séduction.

Une étreinte forte et grisante, dans son bureau, alors que la grande pièce attenante de réception bruissait des voix d'une centaine d'invités. Lui, l'hôte tout-puissant de la soirée, s'était retrouvé maintenu au sol, chevauché par cette femme troublante et il avait ressenti une jouissance inconnue jusqu'alors. Le parfum chaud de la cire restait encore gravé dans sa mémoire olfactive au point que, parfois, seul dans son bureau, à l'abri des regards, il se penchait vers le parquet pour humer la même exhalaison. Un comportement fétichiste, mais si exaltant.

La douleur vrilla son cerveau et le décor changea à nouveau. Un cimetière devant une plage, Gabrielle pleurait devant une tombe, un poignard à la main. La scène lui était totalement inconnue.

Et elle lui faisait peur.

Le kaléidoscope submergeait sa raison, il lutta pour ne pas sombrer dans ce flot incontrôlé de visions déconcertantes.

*Arrêtez ça.*

Il cria. Gabrielle lui lança un regard irrité et disparut.

Sa chambre et le faune réapparurent comme par enchantement. À son grand soulagement, signe tangible qu'il reprenait pied dans la réalité. Il fallait se lever tout de suite pour annuler sa réunion ou alors envoyer un adjoint, et demander une consultation d'urgence à l'hôpital du Val-de-Grâce pour consulter un spécialiste. Il se voyait mal assurer ses réunions s'il basculait à tout instant dans un univers parallèle.

Des coups retentirent à l'entrée de la vaste chambre.

— Tout va bien, monsieur ? lança une voix masculine, derrière la porte.

Il reconnut son assistant qui avait coutume de se tenir à distance, tout en assurant une garde vigilante vis-à-vis du monde extérieur, l'isolant des importuns quand il voulait rester seul ou passer un moment en compagnie de Gabrielle.

— Oui... Annule le prochain rendez-vous et demande au chauffeur de se tenir prêt dans vingt minutes.

— Vous êtes sûr que ça va ? J'ai entendu un cri...

— Oui, j'ai fait un mauvais rêve. Prépare-nous deux cafés bien serrés.

— Bien, monsieur.

Discret et efficace, l'assistant ne discutait jamais les ordres. Dix ans de services, c'était presque un record, à condition de savoir obéir sans poser de questions.

Le ministre posa sa main sur l'épaule de Gabrielle et la secoua avec douceur. Sa peau était froide.

— Réveille-toi, mon amour. J'ai du travail.

Il se surprit à avoir une pensée érotique fugace en sentant son parfum ambré. Mais ce n'était pas le moment, il devait...

Une autre vision surgit.

*Ça recommence.*

Ils étaient face à face, assis sur le lit, nus, et chacun portait sa main sur la gorge de l'autre. Le doigt de Gabrielle descendait lentement vers son bas-ventre ; lui, remontait à la même allure lente, mais vers le haut, en direction de la gorge. Son désir l'embrassait. Il voulait la posséder mais c'était trop tôt, beaucoup trop tôt.

La vision disparut brutalement. Il sentait qu'il allait perdre la raison s'il continuait à se laisser envahir par ces flux visuels anarchiques. Il déglutit et se sentit faible comme un enfant. Lui qui passait son temps à tout contrôler se retrouvait incapable de maîtriser ses sens.

*Je deviens fou.*

Il avait besoin d'aide et regretta d'avoir ignoré l'appel de son assistant. Seule Gabrielle pouvait le sauver.

Elle refusait toujours de se lever. Il la secoua plus rudement. En vain. Elle devait jouer comme souvent au réveil à faire semblant de dormir. Parfois, il s'amusait à la pousser hors du lit. Même un homme de son âge aimait se comporter comme un enfant à l'occasion. C'était aussi un autre cadeau de Gabrielle, lui permettre de redevenir ce qu'il avait toujours été avant que la vie ne l'endurcisse et le transforme en un adulte calculateur et dominateur.

La fragrance douce persistait autour de Gabrielle.

Il n'avait plus le temps de jouer. Il la prit par la taille et les épaules et la retourna sur le lit. Cette fois elle ne pourrait pas résister.

— Allez, debout. Je ne me sens pas bien.

Au moment où elle basculait vers lui, une autre vision apparut. Le cauchemar recommençait, il s'agrippa frénétiquement au matelas pour ne pas perdre pied.

*Non, pas ça !*

Gabrielle lisait un livre relié de vieux cuir patiné et le regardait en souriant de façon énigmatique. Elle était assise dans une pièce sombre avec au mur le portrait d'un homme dont il n'arrivait pas à distinguer les traits. Deux colonnes de marbre l'entouraient. Cette fois, il eut la sensation d'être simultanément dans la vision et dans son lit, parfaitement conscient des deux univers. Gabrielle regardait

daît en silence un dessin dans le grimoire dont il n'arrivait pas à distinguer les contours, si ce n'est qu'il ressemblait à une gravure alchimique, une sorte d'allégorie truffée de signes étranges. Au fond de la pièce il crut deviner une silhouette sombre, revêtue d'une capuche, qui contemplait Gabrielle.

La vision s'estompa. Il vit le visage de Gabrielle, sa tête posée sur l'oreiller. Ses cheveux de jais contrastaient avec la blancheur des draps.

Ses yeux étaient à moitié clos, elle arborait une expression de bonheur indicible.

Il la regarda plus intensément.

Un filet de sang coulait de la commissure de sa bouche, maculait son menton et sa gorge pâle.

Hébété, il secoua ce corps qui restait obstinément inerte sous ses mains tremblantes.

Soudain il comprit ce qui était arrivé et pourquoi ils étaient couchés sur ce lit à cette heure tardive de la journée. Il comprit aussi le sens des visions qui envahissaient son esprit. Ce fut son dernier instant de lucidité avant de basculer dans l'abîme. Il la prit dans ses bras, la soulevant sans effort, comme au ralenti. Sa main glissa sur le sang qui inondait la poitrine de sa maîtresse.

Il hurla. De désespoir.

Le cri retentit longuement jusqu'aux pièces attenantes, se répercutant comme en écho le long des murs plusieurs fois centenaires. Des coups sourds retentirent à la porte. La poignée s'enclenchait frénétiquement, quelqu'un tentait d'ouvrir la porte fermée à clé. La voix aigrelette de l'assistant trahissait une inquiétude fébrile.

— Que se passe-t-il ? Ouvrez la porte, ouvrez, monsieur le Ministre !

Les sanglots provenant du lit allaient crescendo. Une plainte lugubre qui glaça le sang de l'assistant. Jamais il n'avait entendu cet homme pleurer. C'était un homme fort, puissant, qui ne doutait jamais de lui.

L'assistant renonça à essayer d'ouvrir la porte par des moyens habituels et donna un coup d'épaule sur le chambranle qui céda sans résistance.

— Monsieur le Ministre, vous...

Sur le lit défait, le ministre de la Culture entièrement nu pleurait en berçant dans ses bras sa maîtresse sans vie. Il gémissait comme une bête battue. Au mur, le faune prenait comme un malin plaisir à observer la scène.

— Je l'ai tuée, je l'ai tuée.